

## FANTAISIE

Arnaud était heureux, parfaitement heureux.

La salle était magnifique : une grande cave médiévale voûtée, en pierres brutes, avec éclairage feutré dispensé par de grands candélabres épars, petits guéridons rustiques en guise de tables, chandelles, larges fauteuils confortables, menu soigné, et cuisine succulente bien que simple... Et, surtout, Marie-Caroline à ses côtés !

Ah, comme il avait attendu cet instant ! Comme ils avaient été longs, ces sept jours passés aux États-Unis pour débattre de contrats importants. Il avait bataillé dur, et pensait avoir obtenu de bons résultats. Il avait du mérite car, en vérité, son esprit était constamment accaparé par cette jeune femme et par cette soirée tant espérée.

Il l'avait appelée plusieurs fois, moins qu'il ne l'aurait souhaité. Confusément, il craignait, à trop dévoiler ses sentiments, provoquer un phénomène inverse : qu'elle devienne trop sûre d'elle et, donc, moins assidue ou, pire, trop possessive. Et, aussitôt, il se reprochait ces pensées ; il la sentait tellement éprise, tellement franche, tellement vulnérable... Au diable, les calculs, les préséances : laissons-nous emporter par la tourmente !

Depuis une semaine, il vivait ces sentiments contradictoires et en était tout surpris. Il faut dire que tout était nouveau pour lui : jamais il n'avait connu une telle attirance, une telle harmonie, une telle passion... Elle l'avait littéralement subjugué, et ils ne se connaissaient que depuis dix jours !

Que lui arrivait-il ? Est-ce cela, un coup de foudre ? Sa simple évocation l'avait toujours fait sourire.

Tout a commencé dix jours auparavant... Arnaud, en vacances à Courchevel, et après toute une matinée sur les pistes, venait de se réfugier au restaurant d'altitude. Complètement déshydraté par les efforts fournis, il était debout, au bar, buvant à larges gorgées une chope de bière lorsque, brusquement, il fut percuté de plein fouet, et avec violence, par une jeune femme, qui se retrouva dans ses bras : boucles noires en bataille, charmant minois figé d'étonnement... C'était Marie-Caroline ! Marie-Caroline qui, trébuchant sur une marche masquée par la foule, avait été projetée brutalement en avant contre Arnaud. La chope, sous le choc, versa et ils furent tous deux copieusement douchés.

Elle s'excusa, il s'excusa... Et maintenant il l'aidait à se sécher, dans une débauche de serviettes en papier. Il la tamponnait, un sourire amusé aux lèvres... Elle se laissait faire, une pointe d'ironie dans le regard. L'opération terminée, il l'emmena à une table qui venait de se libérer :

« Nous allons fêter dignement cet arrosage impromptu ! »

Et il revint avec deux grands verres de vin chaud :

« J'espère que vous aimez ? C'est la spécialité de la maison et il n'y a rien de tel après une douche froide. »

Elle sourit, en prenant le verre. Il avoua qu'il avait une faim de loup ; elle reconnut être logée à la même enseigne, ironisant que c'était la raison de son « entrée fracassante » : ils éclatèrent de rire et mangèrent avec appétit.

Elle lui expliqua qu'elle était avocate, en vacances pour quelques jours chez une amie... Bref, en quelques minutes, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde, comme s'ils se connaissaient de longue date.

Ils reprirent les pistes, passèrent se changer, se retrouvèrent au restaurant pour finir dans une boîte à la mode, et c'est tout naturellement qu'à l'aube naissante, Marie-Caroline l'accompagna à son hôtel pour une fin de nuit ô combien mémorable !

Les trois jours qui suivirent, ils ne se quittèrent plus. Dans leur bulle, ils oublièrent tout, et jusqu'à cette amie

qui, inquiète, les appela au deuxième jour : comment avait-elle trouvé le numéro de téléphone ? Ils ne le surent jamais.

L'heure de la séparation arriva très vite. Il n'était pas possible pour Arnaud de prolonger son séjour à la montagne : le voyage en Amérique étant trop important, il ne pouvait le remettre à plus tard... La mort dans l'âme, ils se quittèrent. Il était convenu que Marie-Caroline viendrait le chercher à Roissy, à son retour.

Donc, Arnaud était heureux. Heureux mais impatient... En raison de l'heure d'atterrissage, ils étaient venus directement de l'aéroport au restaurant : pas un instant d'intimité. Arnaud se sentait frustré : il avait tellement hâte de se retrouver enfin seul avec la jeune femme.

Le plateau de fromage venait juste d'être déposé. « Plus pour longtemps », pensa-t-il, s'étonnant de sa réaction : n'avait-il pas coutume de clamer que l'attente était salutaire, à la fois aiguillon du désir et valorisation du but à atteindre. Toute chose – si agréable soit-elle – n'est pas vécue avec la même intensité quand elle survient inopinément plutôt que lorsqu'elle est le fruit d'un long et ardent désir. Et, sur la même lancée, son esprit vagabond poursuivait : les bonnes choses doivent se mériter et, plus encore, se déguster ; cela implique tout un cérémonial, et donc une attente... Et de penser aussitôt : « Assez de philosophie, tout cela est bien beau mais, moi, j'attends depuis une semaine ! »

Il en était là dans ses réflexions, lorsqu'il prit conscience que la salle était devenue étrangement silencieuse : un homme venait de s'emparer du micro. Précisons qu'il s'agissait d'un dîner spectacle, le coin droit ayant été aménagé en mini scène. Les artistes, accompagnés d'un pianiste, s'y succédaient, puisant largement dans le répertoire de la vieille chanson française : ils réveillaient les nostalgies dans le rang des quinquagénaires, abondamment représentés.

L'homme qui venait de prendre le micro était tout de noir vêtu, drapé d'une grande cape, la barbe fleurie flam-mée d'argent, le cheveu rare et long, des petites lunettes aux verres ronds... Il évoquait l'anarchiste fin XIX<sup>e</sup> siècle, et cela était encore renforcé par sa voix puissante et chaude, cause du silence quasi religieux qui venait de s'instaurer. Mais là s'arrêtaient les ressemblances : il ne harangua pas la foule en prônant la révolution permanente. Son propos fut plus léger :

« Je voudrais vous conter la dernière aventure de Marie-Chantal... »

Rires de détente généralisés. Marie-Caroline avait pris la main d'Arnaud et, sans se concerter, écoutèrent...

« En fait, elle ne s'appelle pas Marie-Chantal, mais ce prénom la caractérise tellement bien. Et puis, il faut savoir être discret : qui sait, peut-être la rencontrerez-vous un jour, messieurs ! Marie-Chantal, donc, est-ce nécessaire de la présenter ? Je crois que vous la connaissez tous : vous savez, cette grande jeune femme blonde, élancée, élégante, toujours parfaitement coiffée, parfaitement maquillée, manucurée, parfumée... Bref, un mythe, ou plus, un bijou dans un écrin ! Un bijou que vous rêvez, tous, de posséder, et d'exposer par amour du beau, et aussi pour en mettre plein la vue aux copains ! Car Marie-Chantal est belle, très belle, et, contrairement à la rumeur colportée par certains éléments de la gent féminine, elle est intelligente et pleine d'à-propos. En vérité, elle pourrait être le porte-drapeau de la femme moderne, libre et libérée.

« On la dit snob ? Assurément... jusqu'à la pointe des ongles ! Et l'on ne peut que lui pardonner ce petit travers qui explique, pour une large part, son haut degré de raffinement : l'un justifiant l'autre, on la préfère ainsi, même s'il nous arrive de sourire devant cette passion dévorante qu'elle voue aux mondanités. Que n'a-t-elle sacrifié pour les vivre, ces mondanités. Et, de fait, elle est de toutes les réunions : soirées de gala, vernissages, cocktails, salons de haute couture... Grâce à tout un réseau d'amis et de connaissances patiemment tissé, elle est invitée partout !

« Ce soir, Marie-Chantal n'a pas le moral, habituée à être entourée, adulée, elle déambule de groupe en groupe sans s'intégrer... C'est invraisemblable : elle ne connaît personne !

Elle ouvre son sac à la recherche du bristol, auquel elle avait répondu sans même en lire le libellé : « Soirée de clôture. XV<sup>e</sup> Colloque international sur la défense des animaux sauvages et des espèces menacées ». Une moue de dépit : « C'est la brousse ! » Elle comprend mieux ce groupe, à droite, au parler fort et rocailleux. Que faire ? Songeuse, elle prend une cigarette et, brusquement, une étincelle jaillit, un briquet, un bras, un jeune homme venu d'un pays lointain !

« En effet, depuis un certain temps, un Asiatique la couvait du regard : elle s'en était rendue compte dès le début, mais elle n'y avait guère prêté attention. Elle n'avait jamais ressenti d'affinités particulières pour l'Asie, ni pour les Asiatiques. Sans doute, en était-elle restée au cliché : « Ils se ressemblent tous... » De plus, ces gens sont plus célèbres en électronique que sur les pistes de danse... Une autre planète, en quelque sorte. Mais la soirée était particulière : jamais Marie-Chantal ne s'était tant ennuyée ! Aussi, elle remercia le galant homme de son sourire le plus charmeur.

« Le jeune homme – nous l'appellerons monsieur Chang, toujours par souci de discrétion – était de taille moyenne, d'âge « indéfinissable ». L'âge d'un Asiatique nous paraît, à nous Européens, toujours « indéfinissable »... Le port altier, souriant, prévenant, il ne manquait pas de charme. Il se révéla volubile et non dépourvu d'humour. Surprise, Marie-Chantal se laissait captiver : il parlait de tout et de rien, éveillant sa curiosité dans des domaines qui lui étaient étrangers.

« Il lui précisa que les bêtes féroces n'étaient pas sa tasse de thé. Conseiller d'ambassade, il avait été désigné pour représenter son pays, vivement attaqué par les écologistes : il était question de pêche à la baleine, de bébés phoques... Elle lui répondit qu'elle comprenait son embarras et que, d'ailleurs, elle et les bêtes sauvages, c'était un

peu comme « la tour de Pise et la motte de beurre ! » Etonné, l'œil arrondi –et ce n'est pas évident chez un asiatique !- :

« Excusez-moi, je ne vois pas le lien.

« Justement il n'y en a pas, et c'est pourquoi je n'aurais jamais dû venir ici, lui répondit Marie-Chantal. »

« Monsieur Chang saisit la balle au bond :

« Vous avez raison : la soirée est bien morne ici ; heureusement qu'il existe des endroits plus chaleureux ! »

« Et il lui parla d'une petite boîte très sympathique qu'il connaissait à Saint-Germain-des-Prés. Elle ne se fit pas prier, ils partirent aussitôt. La voiture, un cabriolet Mercedes, était garée à proximité, sur un passage clouté. Impressionnée, elle s'installa en pensant : un homme de goût !

« La nuit était douce et étoilée ; elle avait neutralisé cette chaleur caniculaire du jour qui sévissait depuis quelque temps. La voiture était confortable, complètement décapotée, laissant filtrer une petite brise qui venait fouetter le visage. La jeune femme se sentait revivifiée : que c'est agréable de traverser Paris à cette heure tardive, et, dans ces conditions, que la ville est belle !

« Marie-Chantal était silencieuse, savourant le spectacle. Chemin faisant, monsieur Chang appelle sur son portable, puis, se tournant vers elle, il précise : « Nous sommes dans mon quartier. Accepteriez-vous que je m'arrête un instant : un petit problème à régler... Oh, juste une minute ! » Et, avant même qu'elle ait le temps de répondre, il freine et se gare le long du trottoir : « Venez ! »

« Déroutée par cette décision subite, elle marque un temps d'hésitation. Avec un large sourire, il lui explique : « Ne craignez rien, je ne collectionne pas les estampes chinoises, juste quelques ivoires. De toute façon, vous n'allez pas rester là, toute seule et à cette heure dans une voiture entièrement ouverte ! »

« Effectivement, elle n'y tenait pas. Elle descend et le suit. L'immeuble est cossu. Un portier en uniforme appelle l'ascenseur, qui les mène directement au cœur de

l'appartement : vaste antichambre, salon démesuré, des canapés, des fauteuils, des vitrines, des tables basses, des tableaux... Fond musical, lumières tamisées, senteurs exotiques... Elle est transportée... Partout richesses et luxe : c'est la caverne d'Ali Baba revue par un décorateur ! Un peu intimidée, elle reste là, silencieuse, immobile, contemplant cette incroyable mise en scène. Elle a peine à croire qu'elle est toujours en plein centre de Paris !

« Chang, sourire épanoui, la prend par le bras et l'assoit sur le grand canapé qui trône au milieu de la pièce. Il appuie sur un bouton de la console : une étagère pivotante dévoile une bouteille de champagne dans son seau de glace, et deux coupes. Il ouvre la bouteille, sert la jeune femme tout en annonçant : « Je vous abandonne un instant, j'ai cette affaire à régler. » Et il disparaît.

Abasourdie, elle n'a pas le temps de faire le point que déjà il est de retour. Il s'assoit à ses côtés, remplit les verres : « Tout est arrangé ; vous voyez, ça n'a pas été long ! Désaltérons-nous, et je vous emmène à la conquête des folles nuits parisiennes. En attendant, voulez-vous que je vous montre mes ivoires, là, dans la grande vitrine de droite. Je possède notamment un petit bouddha dont je suis tout particulièrement fier : il est très ancien ; c'est une pièce unique, répertoriée, qui attise toutes les convoitises des collectionneurs ; il n'y a pas de mois que je ne reçoive une proposition d'achat... Mais il n'est pas question que je m'en sépare, car c'est en quelque sorte ma mascotte ! »

« L'inondant de paroles, il l'avait prise par la taille tout en déposant un chaste baiser sur la nuque, à la naissance des cheveux. Conquise, elle n'avait ébauché qu'un petit mouvement de recul de pure convention, et déjà feignait d'ignorer cette main aventureuse et combien indiscreète. C'est à peine si elle s'était rendu compte que le canapé était devenu un vaste lit, que la lumière avait décliné de plusieurs degrés pour les plonger dans une quasi-pénombre. Sur quel bouton avait-il appuyé ? Elle s'en moquait ; elle avait perdu le sens des réalités depuis longtemps, et ce qui devait arriver arriva : couverte de baisers et de caresses,

elle geignait tout en l'appelant par son nom. Les choses évoluèrent vite et elle fut comblée.

« Ah ! quelle fougue ! Les yeux brillants d'étonnement et de reconnaissance, elle regardait intensément son partenaire, qui se pencha pour l'embrasser tendrement, puis descendit, traversa le grand salon et disparut par une petite porte dérobée au fond à gauche.

« Les toilettes, pensa-t-elle en s'étirant, et déjà il était revenu et la prenait dans ses bras, présentant tous les signes d'une excitation retrouvée. Silencieux – mais la situation n'incitait guère aux discours –, attentionné, tendre, imaginaire... Très vite, elle connut à nouveau les affres du plaisir et, à nouveau, il la quitta, revint, l'enlaça, la stimula, et entra dans le vif du sujet.

« Ah, quel homme ! Pourtant, elle en avait connu un certain nombre : des grands, des petits, des blonds, des bruns, des sportifs, des intellectuels... Jamais aucun n'avait montré de telles dispositions. Il semblait infatigable, et, sidérée, elle se disait : « Ce n'est pas possible : il doit se doper, prendre des stimulants à chaque incursion à la petite porte du fond ! D'où cette curieuse façon de clore les ébats... ! Peut-être même utilise-t-il ces fameuses injections locales, qui rendent leur puissance aux hommes défaillants. Ah ! ces Asiatiques, quelle imagination !

« L'opération se renouvela trois fois, quatre fois, plus... Elle ne savait plus, elle n'avait plus le sens du réel, elle n'avait même plus le temps de reprendre souffle que déjà il l'enlaçait.

« Elle était épuisée, courbatue, les jambes lourdes, le ventre en feu... Elle allait déclarer forfait : il fallait qu'elle se lève, qu'elle marche un peu, qu'elle s'étire les jambes, et surtout qu'elle aille aux toilettes et se passe un peu d'eau ! Elle traverse le grand salon et se dirige vers cette petite porte du fond, la tire et pousse un « Oh ! » strident, interminable ! »

La clarté lunaire, s'engouffrant par la fenêtre latérale largement ouverte, inonde un banc, avec six jeunes Asiatiques, assis, immobiles, silencieux, dans l'expectative !

Tonnerre d'applaudissements !

Arnaud s'est levé et manifeste son enthousiasme avec entrain. Marie-Caroline le regarde un peu surprise : elle le savait plus réservé. Très vite, elle comprend qu'il s'agit d'un exutoire : cette fin d'histoire est le signal du départ tant attendu, et l'annonce d'une nouvelle journée pleine d'espoir, riche de promesses !

Ils regagnent la voiture. Arnaud prend le volant, Marie-Caroline pose la tête sur son épaule, la main sur sa cuisse. Ils sont tous deux silencieux, probablement absorbés par les mêmes pensées.

Ils ont décidé d'aller chez elle, dans un duplex à Trocadéro – « héritage de grand-père », avait-elle précisé. Le trajet est bref. L'appartement semble spacieux : un grand salon, un couloir avec de nombreuses portes... En vérité, Arnaud ne voit rien... La porte palière à peine refermée, qu'il soulève la jeune femme dans ses bras :

« Je t'enlève !

– Ah, oui ? Mais tu ne sais pas où est ma chambre !

– Bah ! je trouverai bien... »

Compatissante, elle lui indique la bonne porte ; il la dépose délicatement sur le lit et c'est le début d'une nuit endiablée. Imaginez deux êtres jeunes, passionnés, qui se retrouvent après une séparation : débauche des sens et abnégation, tous deux ne cherchant que le bonheur de l'autre – une louable compétition qui leur permet de franchir en même temps les portes de l'Olympe !

Petite accalmie réparatrice. Marie-Caroline, alanguie, repose sur le côté. Arnaud se penche, l'embrasse dans le cou, se lève, traverse la chambre et sort à la recherche de la salle d'eau. Chemin faisant, il se remémore l'histoire contée au restaurant, et la similitude le fait sourire. Il se retrouve dans le couloir aux multiples portes, complètement désorienté, en pousse une au hasard – c'est un dressing ! –, en pousse une autre – bingo ! c'est la bonne !

Il en ressort peu de temps après, et se dirige vers ce qui lui semble être la chambre, ouvre la porte et la referme aussitôt avec un « Excusez-moi » qui s'étrangle, inaudible

dans sa gorge. Il a l'impression que son visage s'est empourpré. En une fraction de seconde, son cerveau a fixé, à la manière d'un instantané photographique, le tableau dévoilé par cette porte indiscreète : un grand lit, une femme nue allongée, un homme à ses côtés tout aussi impudique, qui la couvre de baisers tandis qu'une main légère virevolte, et parcourt ce corps offert.

Quel est ce couple ? Il pensait être seul dans cet appartement, avec Marie-Caroline qui n'a pas mentionné d'autres occupants !

Arnaud est troublé, profondément troublé : est-ce la vision d'une intimité brutalement révélée à un homme qui a toujours méprisé le voyeurisme – « cet ersatz pour impuisant », comme il a coutume de dire. Non, il ne s'agit pas de cela ; son trouble est d'une tout autre nature, qu'il essaie de définir. Voyons : la femme était, en partie, masquée par l'homme penché sur son buste, mais le visage était bien visible – cet ovale du menton, cette chevelure noire et ondulée, ces yeux, ces grands yeux profonds derrière un rideau de longs cils recourbés, et ce regard, bien que dans le vague, emporté par le plaisir... Il ne pouvait prêter à confusion.

Non, il n'y a pas de doute. L'évidence s'impose à Arnaud, sidéré : la femme dans le lit avec ce personnage inconnu, c'est Marie-Caroline ! Et s'il hésitait encore, que dire de ces longues jambes qu'il avait vu s'agiter avec frénésie, chaque mouvement en soulignant le galbe parfait. Que dire de ce ronronnement, que son subconscient avait enregistré en même temps que la séquence visuelle, mélange de geignements et de feulements qui éclatent par bulles des lèvres entrouvertes, ces lèvres si charnues, si douces...

Arnaud ne peut réprimer un frémissement au souvenir de cette bouche si experte, de ces petits cris qui l'ont tant stimulé, de ce plaisir immense pris il y a quelques minutes à peine ! « Il y a quelques minutes ? Bon dieu, ce n'est pas possible ! » La fureur s'empare de lui : rouge de colère, il pousse brutalement la porte en vociférant : « Catin ! Sa-

lope ! Ah ! tu aimes les partouzes ? Hé bien, moi, je n'aime pas partager, je prends mes affaires et je m'en vais ! »

Dans la chambre, la situation avait évolué pendant la durée des tergiversations palières. Maintenant, la femme disparaissait entièrement sous l'homme qui s'agitait avec ardeur. La brusque irruption de notre héros provoqua une onde de choc aussi puissante qu'imprévisible. En effet, Arnaud, de nature impulsive, avait agi sous l'emprise de la rage, et, ahuri, il vit l'homme, comme mû par une forte décharge électrique, successivement bondir dans un dégagement en catastrophe, se retourner, s'asseoir, essayer de cacher, par des mains fébriles et insuffisantes, ce désir encore à son acmé qui s'érigeait avec arrogance... Cet homme surpris et furieux balbutiant des « Mais, mais... »

La femme, libérée de sa protection humaine, découvrant l'intrus, cet énergumène gesticulant, criant, et entièrement nu ! Simultanément, elle s'assoit, croise les bras sur son buste et se met à crier. En fait, le mot est trop faible : il s'agit d'un hurlement profond, perçant qui en un instant pétrifie la scène.

C'est l'occasion pour Arnaud de prendre conscience de l'étrangeté de la situation en même temps que de sa propre nudité. À son tour, il utilise ses mains en bredouillant des « Je pars ». Il cherche ses effets, ne les trouve pas, se retourne et butte sur une silhouette drapée d'un déshabillé blanc, vapoureux... C'est Marie-Caroline !

Incrédule, le regard d'Arnaud va du lit à la nouvelle venue, puis à nouveau au lit, où le calme est revenu avec le déploiement du drap. Et, subitement, il comprend, devant ces deux copies, strictement conformes en tout point y compris au niveau des mimiques et de la stupéfaction qui se lit encore sur les deux visages... Il comprend sa méprise et, maintenant, seul dans sa nudité, cible des feux croisés de ces regards à la fois médusés et interrogatifs, il sent la honte l'envahir : il a l'impression d'être redevenu ce petit garçon pris en flagrant délit d'une grosse bêtise.